

PAINTING-BALL

1

- Deux tireurs vêtus de combinaisons blanches, deux mannequins souples, armés chacun d'un revolver et placés à distance réglementaire.
- Se tuer, s'atteindre, se blesser ?
- A distance idéale pour tuer.
- Faut-il un arbitre ?
- Chacun sait ce qu'il fait.
- Pas d'arbitre.
- Le problème d'un arbitrage nécessaire pour tuer, tenons-le à distance.
- S'agit-il de mannequins animés ? D'automates ? De robots ?
- D'hommes à vendre.
- S'agit de tuer.
- Ces mannequins seraient des hommes. On peut disposer des hommes vivants, pensants, souffrants, exiger des mannequins à duel...
- Des hommes frits d'avance.
- Sans jamais se prononcer sur un point : sont-ils victimes ?
- Victimes de quoi ? Voilà des mannequins blancs.
- Autre problème : spectateurs ? Non-spectateurs ?
- Ils payent.
- Ils sont invités.

- Des passants happés par la scène du duel ?
- Nous avons tous entendu les détonations.
- S'agissait de vérifier l'état des revolvers.
- Les doigts ?
- OK.
- Les bras ?
- L'index sur la gâchette ?
- État de marche.
- OK mannequins.
- Souples les combinaisons blanches.
- Les jambes aussi sont en parfait état.
- La rotule.
- OK.
- S'agit d'hommes à vendre.
- D'hommes entraînés.
- Des fantômes.
- Il y a du vent : leurs vêtements se plaquent aux corps.
- Les spectateurs ?
- Des morts. Chacun son cadavre sur les lieux du duel. Morts. Debout.
- Ça marche, ça marche encore. Ils se transportent, routes, chemins, calades, gravier, goudron.
- Comme tous les jours.
- Vêtements, chaussettes.
- Beaucoup de spectateurs, une foule de spectateurs, spectateurs innombrables ont envahi l'espace, des têtes à l'infini, identiques et gercées, qui mastiquent l'espace. L'espace est un énorme chewing-gum, un linceul élastique, qui provoque une énorme, intense mastication.
- Plus question d'argent.
- Ni de drapeaux.
- Une toile d'araignée.
- Pas question d'amour.
- Une vieille toile d'araignée encombrée par le vent.
- Les mannequins, immobiles.

- Sauf leurs vêtements.
- La couleur du revolver dans leur main. Cette chose incertaine la couleur avec la main autour, crispée : une fleur mauve.
- Leur mémoire ?
- Intacte, étincelante.
- Attirail prêt à fonctionner, tirer, blesser, tuer, maudire.
- Ouvrir, fermer. Un rythme simple.
- Une porte d'armoire, ouvrir, fermer. Rien ne tombe de l'armoire.
- Des drapeaux claquent au vent.
- Drapeaux ?
- Lessive, à l'orée du champ de tir, un poil en contrebas de celui-ci : la partie supérieure des linges, délimitée par le faîte du terrain, forme une lice multicolore, une frange, laissant imaginer, derrière, un no man's land abrupt, où basculera tout à l'heure le corps, la mécanique d'un duelliste.
- Les deux. Ça s'est déjà vu.
- De là, du no man's land, viennent...
- Hypothèse !
- ...viennent les spectateurs en foule, d'un pays d'en bas.
- Une fosse commune.
- Ils se relèvent.
- Ils gravissent la pente, écartent les linges.
- Ils sortent des coulisses.
- Vive la mise à mort !
- Une armée.
- Une troupe somnambule, piétinante.
- C'est l'aube. Givre, froid.
- Goût acide dans la bouche.
- Envie de mordre. Les duellistes se mordent les lèvres jusqu'au sang.
- Mannequins, vos lèvres sont bleuies par le froid!
- Le linge claque.
- L'humidité glacée.
- Chaque duelliste dans son coin.
- Figures grises des spectateurs, teintes plombées des linges.

- Du tennis.
- Tiens, même de la boxe !
- Non. Les personnages sont en carton.
- En plastique poupée Barbie.
- Ils n'ont pas bougé depuis que ce texte défile, pas bronché.
- Heureusement qu'il y a le vent, et ce givre qui ossifie tout, ce givre muet, une ossature.
- L'humidité gagne les vêtements, l'espèce de combinaison légère des impétrants.
- Aucun slogan publicitaire, aucune marque.
- Rien dessus.
- Sauf ce nid d'abeille dont le relief évoque la crosse des revolvers levés vers le ciel.
- Les duellistes se décident : ils lèvent leurs bras vers le ciel gris. Ensemble.
- Aucune caméra ne fixe la scène ?
- Aucune. Tant pis.
- Il y a les regards morts des assistants morts, excités pourtant morts, tous des hommes, toutes des femmes, une fresque, supporters au stade.
- Sauf qu'ils ne crient pas : ni sifflets, ni pétards, ni trompettes.
- C'est mieux ainsi allez.
- Bras levés, duellistes dont on ignore s'ils sont de chair, d'os, d'armatures artificielles, programmés ou pas, doués d'une intelligence autonome ou non.
- On s'en fout.
- C'est le résultat qui compte.
- Il faut amorcer la pompe.
- Il y a du retard, de l'attente.
- Tout ce trajet pour rien ?
- Si les duellistes baissent les bras, on ne donne pas cher de leur chair, de leur mécanique : se feront lacérer.
- Si chair il y a.
- Rupture de contrat, rupture de cerveau.
- L'araignée oscille au centre de la toile. Les moucheron

moucheronnent.

- Aucune amertume.
- Faces de cendre, sexes en cendre.
- Nature du spectacle.
- Couloises du spectacle.
- Plus qu'un témoignage.
- Représentation en cours.
- Leurs bras levés. Mains en l'air, brevets de pilotes confirmés, vol ascensionnel, revolvers mauves braqués là-haut, l'index en prouesse potentielle.
- Bruit, sec, ordinaire, de l'armoire.
- Il résonne dans les mémoires à l'instant précis où l'index des duellistes se pose sur la gâchette des revolvers.
- Armoire où sont des choses pliées, tachées, protégées de la poussière et des regards indiscrets par des linges semblables à ceux pendus en limite de l'aire de combat.
- L'acier des armes braquées contre leurs tempes.
- C'est la roulette russe.
- Quelle impatience !
- Battement des portes de l'armoire.
- Claquement du barillet à vide.
- Anticipons le coup fatal que se porteront les mannequins.
- Pressons la détente.
- Pressons.
- Le contenu de l'armoire importe peu.
- Celui des mannequins ?
- Pas plus.
- OK mannequins ?
- Le bruissement des tempes. Émotion.
- Bing, ça fait bing.
- Leurs bras ont quitté la verticale.
- Tout le monde attend ce moment, il arrive.
- Bras à l'horizontale, deux longs bras blancs givrés prolongés par les revolvers.
- Nous sommes dans la fiction.

- Un spectacle ?
- Une vision qui s'échappe déjà dans la tête des spectateurs.
- La mise à mort.
- Nous sommes dans la fiction.
- Gueule des spectateurs !
- Le froid mouille le linge de corps, la morsure du froid, l'humidité. - Excitation répétée.
- Le bruit.
- Ouverture, fermeture des battants de l'armoire.
- Une fiction ?
- Deux bras givrés, longs, deux mains mauves agrippant la crosse des armes.
- Le contenu de l'armoire, sous les linges qui le dissimulent, déborde.
- On ne voit toujours rien d'autre mais cela remue.
- Un corps d'armoire, non ?
- Deux revolvers pointés à distance réglementaire.
- Hop ! la saison change.
- Déjà le printemps, les oiseaux gazouillent, les chats sont en amour.
- Que de bruits !
- Le linge sèche au vent léger.
- Partout des feuilles, partout verdure, fleurettes, partout poitrines émues, élans fugaces.
- Nos mannequins se sont transformés en épouvantail ?
- L'armoire connaît de beaux succès ?
- Une armoire ! Au printemps !
- Pourquoi se battre en mai ?
- Pourquoi tant de spectateurs.
- Ils pourraient vaquer sur les boulevards, choisir les sandales de l'été, aux lanières fines, si translucides que la peau s'en émeut.
- Les premiers grillons.
- Les cerises vertes.
- Les yeux des jeunes personnes, tournés vers la danse.
- Métamorphose.

- Miracle !
- Minute de promenade : le champ de tir semé de pâquerettes et de digitales, d'œillets sauvages et d'iris transparents.
- Les voiturettes vont et viennent aimantées par les supermarchés.
- Comme si de rien.
- Du lilas à profusion.
- Nous étions en hiver, voici le printemps.
- Un peu de gadoue.
- Ne soyons pas amers quant vient la rosée.
- Un coquelicot précoce ?
- Pensons à Rimbaud.
- Rien ne s'est passé par ici l'hiver dernier.
- Des occupations honnêtes, réglementaires.
- Si drame il y eut, c'était une représentation.
- Une armoire entrouverte.
- Fiction recouverte de chiffons.
- Vous n'avez pas vu les poupées ?
- Quelles poupées ?
- Les marionnettes, les comédiens, les automates, les robots, les mannequins.
- Rien vu.
- Vous dites ça dans le vide.
- La représentation ?
- Insistons.
- Rien que des caddies, en grand nombre, captant la lumière du soleil, la renvoyant; toutes ces roues, toutes ces jambes pressées.
- Nous voilà désespérés.
- Nous avons rêvé.
- Vu l'armoire.
- Vu les chiffons.
- Chiffons ?
- C'était le bon mot, chiffon ?
- Dites, vous avez vu le chiffon ?
- Ils comprennent. Ils lâchent les caddies.
- Ils filent, ils désignent là-bas, l'orée des herbes folles.

- C'est le bon mot, chiffon.
- Faut pas lâcher.
- Faire comme si.
- Frénésie.
- Presque.
- Là-bas ?
- Une course, une petite au bout du pré avant que l'armoire se ferme.
- Le fossé.
- C'est là.
- Même paysage.
- La mémoire travaille.
- Là ?
- Peut-être.
- Et encore.
- Pas plus.
- Les témoins ?
- Rideau.
- Parking de supermarché.
- Rideau.
- Parking.
- Chiffon peut-être ?
- Chiffon déjà mort.
- Voici le mort.
- La calotte crânienne ? Déculottée.
- Ça pend dans le fossé.
- Fossé.
- Chiffon.
- Mort.
- Le sang coule encore.
- Pas sûr que le mort le soit. Appuyons fermement notre paume sur la calotte.
- C'est bien chaud encore.
- Le parking, goudron noir.
- Normal quoi. Ça bat encore.

- Alors qu'est-ce qui t'arrive ?
- L'arcade sourcilière pend aussi avec le sourcil en entier, châtain.
- Une postiche.
- Comment tu t'appelles ?
- Maintenir la main ferme pour éviter que l'armoire ne s'ouvre.
- Les pantins.
- La force du printemps !
- Où qu'on va manger ?
- L'arcade bouche un œil. L'autre œil est rond, si ouvert, fixe, un phare, on le croit.
- Stop !
- C'est vous la victime du théâtre ?
- Franchement, le théâtre, on s'y trompe.
- Le grime parfait.
- Y-a-t-il eu des coups de feu ?
- Coups de revolver par exemple.
- Ça saigne encore.
- Appuyez plus fort.
- Ça vous fait mal ?
- Oui.
- Vous êtes courageux.
- Votre maman, qu'est-ce qu'elle fait ?
- Travaille à l'hôpital ? Ça tombe bien.
- Déjà le soir.
- Le supermarché ferme ses portes.
- Le parking se vide.
- Seuls des caddies enfilés.
- La pluie menace.
- L'armoire grince.
- Ne fermez pas l'œil.
- Regardez-moi.
- Ça saigne beaucoup.
- C'est pas grave.
- Les herbes sont tachées.
- Décor simple, efficace.

- Aucun détail ne frappe.
 - Si ?
 - C'est pas des momies dans l'armoire ?
 - Pourquoi les cacher ?
 - Pourquoi ne pas en faire profiter autrui.
 - Imaginons.
 - Imaginons quoi ?
 - Ce fossé est le plus grand théâtre du monde. Rideau d'herbe.
 - Derrière. Imaginez.
 - Victime d'un duel, affaissé comme un chiffon, la balle, le scalp.
- L'œil rond qui enregistre tout.
- Au bloc.
 - L'armoire, ventrue, grince.
 - Un simple accident routier.
 - Auriez-vous un mouchoir propre ?
 - La police, les pompiers, les médecins, les brancardiers, le fossé.
 - Vous êtes en duel contre qui ?
 - Moi, pardi !
 - Merde ! Il va y passer.
 - Regardez-moi bien, cessez pas de me regarder.
 - J'en ai marre.
 - L'armoire.
 - Vous réalisez la mélancolie ?
 - Chiffon, mélancolie.
 - Sur chaque planche de l'armoire.
 - Sous, donc, les chiffons.
 - Des mannequins.
 - Des mannequins ou des hommes ?
 - Nous en sommes là.
 - Amertume.
 - Ignorance.
 - Doute.
 - Le pré aux duels.
 - Revolvers.
 - Bras. Derme. Épiderme. Le sang. Leçon d'anatomie dans le

fossé.

- Cette armoire ouverte pas longtemps.
- Un accident.
- Les petites allergies printanières.
- Comprimer la boîte crânienne.
- Un accident de vélo.
- Virage raté, le rocher et le cuir chevelu.
- Rien de grave mais très spectaculaire.
- On regarde.
- On passe.
- On s'en va.

2

Un homme :

- Le passage de l'hiver au printemps n'est pas acquis. Cette nouvelle plonge les participants dans une vague inquiétude. Peut-il encore geler au mois de mai ? Ça s'est déjà vu. C'est l'heure du conférencier. Il entre dans la pièce, entame un discours - la thématique du fond rouge dans l'histoire de l'art - qui fait bailler les mieux disposés. Des applaudissements clairsemés marquent la fin de l'intervention. Qui se souvient des mots, seulement de quelques uns ? Puis une fille pousse le rideau. Elle est nue. Grande et nue. Sa toison, abondante, noire fait une tache sur son ventre blanc. C'est une personne tranquille, dont la nudité étonne à peine. Elle cherche une robe à bretelles, oubliée là - dans le fossé, près du vélo. La fille dit cela : "Je cherche une robe à bretelles que j'ai oubliée là, dans le fossé, près du vélo." Pas de robe. A peine est-elle sortie qu'un fonctionnaire vient au devant de nous. Un

homme d'une soixantaine d'années, légèrement bedonnant et barbu. D'abord paisible, il s'agite si bien qu'un bouton de sa veste à carreaux roule sur le devant de la scène avant de s'immobiliser. Le fonctionnaire récupère le bouton avec un regard méchant. Ce type prétend s'appeler Antoinette, Antoinette Maillard - ou Marcoz. Tantôt Maillard, tantôt Marcoz. Un homme gênant, dont le visage, maquillé à l'outrance, prend bien la lumière. Dieu soit loué, il enjambe la porte-fenêtre. Que personne ne le juge ! Des feuilles, du soleil, une armoire sombre. Une chevelure tressée couronnée de myrte : une femme appuyée contre le tronc d'un platane - ses cheveux et l'ondulation de l'écorce ne font qu'un. Ce fragment de métamorphose nous trouble, mais, déjà, les portes de l'armoire s'ouvrent en grand : la femme et son platane s'y rangent d'eux-mêmes, les vantaux se ferment. Un rayon de soleil sur le bois. Restent les feuilles. Un grand ventilateur et c'est fini. Reposons-nous un instant. Une odeur de vin aigre se répand. Une impression de frottis *jaune*. Pourquoi jaune ? Personne ne peut répondre à cette question mais tout le monde affirme la couleur. Nous sommes dans un univers silencieux. Une statue, brisée en mille fragments, dont on pressent la forme pourtant. Morceau de genou, éraillé, rouge. Il ne reste que ça et nous savons où nous sommes. Une bougie maintenant, dans le noir, éteinte. Une main, des ongles ras : cette main caresse un dos à peine devinable. Quelqu'un tousse, une toux discrète, rapide. Maintenant, une voix âgée : "Elle a bon dos la vie".

3

Une femme entre deux âges :

- Mon visage a beaucoup changé depuis quelques mois. Il ne se passe rien de spécial, pas de maladie, pas de tourments, pas de chagrin d'amour, aucun mort à déplorer - mais le visage se modifie. Je dis *le* visage, vous avez remarqué ? Non ? A force de

se regarder, de se démaquiller, remaquiller. On n'arrive plus à trancher. Pareil au sortir de la nuit. On module plus qu'on ne chante. Je suis une femme imparfaite. Vous devriez éteindre la lumière. Je n'ai aucune arrière-pensée. Nous pouvons passer un bon moment ensemble. J'aimerais vous offrir un autre visage que cette tache jaune. Une flamme rouge par exemple. Je plaisante, bien sûr. Cette matière étalée sur un lit. Les bidets se font rares dans les hôtels. Ici, nous en avons un. Un excellent bidet en faïence de Sarreguemines. Vous n'avez jamais pissé dans un bidet ? C'est très agréable, très pratique - pour une femme en tous cas. Je ne crois plus en grand chose - aux sensations peut-être ? A la fin de sa vie, Matisse dessinait avec des ciseaux. Aimez-vous les œufs durs ? Voulez-vous un œuf dur ? C'est la première fois que vous venez ici ? A quoi pensez-vous ?

4

Qui parle ?

- Tu sais bien ce qu'il en est. Tu le sais bien. Ou bien tu fais semblant. Tu sais où nous sommes. Combien de temps reste. Pas longtemps, tu le sais, pas très. Tu mens. C'est la peur. Je t'en veux pas. C'est toujours comme ça. Tout se fait en passant. Plutôt qu'un mensonge. La grimpe, l'extase, la chose, la chute. Ça fait combien la chute ? Quoi ? Longtemps ? Combien ? Tu sais bien combien ? Quel prix. Un prix d'ami. Tu m'as bousculé. Pourquoi ? Je t'ai fait mal. C'est pas comme ça qu'on entre. Y'a des modes d'emploi. Parfois tu me fais peur. On est où ? Où, tu dis ? Vas-y plus fort. Tu peux y aller. Là je sens rien. Ou avec la main. C'est quoi qu'on entend ? C'est pas toi ? J'aime pas ton air complice. On a rien fait ensemble sauf couler. Tu travailles toujours la nuit ? Tu dors pas encore ? Autre chose : j'aime pas comme tu fais. J'espère que ça te fait mal. J'espère que ça te fait

mal.

5

Cette fois-ci, une jeune femme bcbg...

Le moindre papier, chaque vêtement, toutes les robes, pantalons, jusqu'aux moindre collant. Une seule valise suffit. Ou un sac. C'est cela que je souhaite.

...avec un collier de perles

Je n'ai pas fait l'histoire de l'art pour rien. Raphaël, Poussin, Philippe de Champaigne, Watteau, Fragonard, Boucher. Je m'arrête à Boucher. Tu as été mon boucher. Je m'apprêtais à aborder la vie sexuelle avec un jeune conservateur plein d'avenir et tu n'as pas réussi à me faire jouir. Disons qu'on n'a pas su y faire ni toi ni moi. J'étais presque vierge quand même et, avec la méthode Ogino, on prenait des risques. Ma robe de mariée. Dans le sac. J'ai étudié la composition, la perspective. Ou alors cet homme, un peu danseur, un peu photographe ? Des fleurs blanches sur une cotonnade bleue et rouge, la bague de fiançailles. Je t'ai rendu la bague des fiançailles ?

6

Je, aujourd'hui

Par la fenêtre ouverte de la chambre à coucher, les arbres, en mouvement, grands frênes bousculés par le vent. La femme que j'aime aime les regarder ainsi, fenêtre ouverte, quand tombe le jour, depuis notre lit. J'arrive dans la chambre, je ferme les volets, je me couche. Une tache vert sombre m'encombre, je ne sais pourquoi je suis éreinté. Une chouette commence sa tournée. La peur, la nature, la nuit ? La lumière lunaire. L'impression des frênes basculés comme des colonnes. L'immensité des arbres freine leurs mouvements. Frêne freine. Un bruit de pierre découpée ? Ce n'est pas l'humidité nocturne qui est en cause mais

le profil de celle qui s'endort, casquée d'iris.

7

Au rapport

Jardin à la française. Un fossé. Dans le fossé, un vélo intact. Autour du vélo, l'accidenté - douze ans -, désarticulé, immobile. Rigidité du corps, rigidité du métal. Le vélo - intact - semble davantage désarticulé que le corps. L'enchevêtrement des lignes formées par le fossé, la bicyclette, le corps évoque la maquette d'une redoute de Vauban, les lignes d'un jardin à la française arrosé d'un peu de sang. De cette vue d'ensemble, émergent deux éléments en rupture totale avec l'imbroglio géométrique : le scalp de l'accidenté, avec son sourcil pendouillant; et son œil unique (l'autre est masqué par le scalp), démesurément arrondi, fixe, cyclopéen, captant chaque mouvement extérieur. Bientôt, le jardin à la française n'existe plus, englouti par l'intensité de ce regard enfantin. Le désordre dessiné à vif par l'accident est annulé. Sauf le scalp, évidemment, qui démasque la calotte crânienne à vif.

8

Mon inventaire de la tête que j'ai cassé...

- ...Par inadvertance. Je passais un peu vite dans la chambre portugaise, je crois. Ou bien : passant le chiffon à poussière sur le coffre nacré, j'ai bousculé le socle. A moins que ce ne soit en passant l'aspirateur ? C'était un matin d'hiver ensoleillé : les rayons, à travers le vitrail, donnaient sur cette tête. Résultat : vingt fragments. Me voilà bien ! Non, je ne jetterai pas les morceaux, quelque part dans un buisson. A cause des empreintes de celle qui

a sculpté la tête : ses doigts s'y sont enfoncé - très visibles, des pouces. A cause du puzzle, là, devant moi. Six gros fragments, trois modestes, cinq petits, cinq très petits, plus un, minuscule. Le compte est bon. J'ai recompté quatre fois. Sans compter les grains d'une terre, presque des grains de poudre. Une constellation, résultat d'une fouille préhistorique, un roman qu'il me faudrait reconstituer, l'aventure d'une tête. Il y a sûrement un lien entre la chute de l'enfant scalpé et la chute (antérieure de plusieurs mois) de cette tête en terre cuite. Je m'en souviens à l'instant : partant du socle, une tige métallique verticale, enfoncée à l'intérieur du crâne évidé, supportait la sculpture : la tête tenait donc en équilibre sur la seule extrémité de cette tige. Elle flottait autour d'un axe comme un cycliste porté par son vélo. Dans les deux cas, l'irruption d'un déséquilibre a provoqué la chute et la destruction des crânes. Le gamin accidenté se prénomme Romain, la sculpture, sa matière, sa fragmentation renvoie aussi à l'antiquité - romaine ? Quelque calotte romaine. C'est un peu tiré par les cheveux ? Le scalp, justement, du petit Romain, laissait à nu une calotte rose et brune, bien proche des couleurs de la terra cotta brisée. L'éclatement, l'explosion de la sculpture, son impact sur le sol en ciment de la chambre portugaise; la violence du choc de la tête de l'enfant contre la roche, à l'aplomb du fossé : dans chaque cas la douleur est présente. L'attraction terrestre a bien fait son job. La sculpteuse aussi qui, avant la chute, avait, de ses doigts, imprimé la souffrance, le dérisoire, la fragilité dans l'argile. Soudain le ciel éclate, laissant des morceaux nus, coupants, râpeux et doux, des pointes de flèches préhistoriques, ce qui fut un nez, ou un bec d'oiseau, un nez inachevé d'enfant, des matières ocrées, calcinées, des esquilles. Il faudrait encore comparer la vitesse du vélo ratant son virage et celle de la main maladroitement ratant son coup de chiffon. Et, puisque le mot chiffon resurgit : un crâne déchiré par une chute, dont le scalp laisse pendre les plis - le chiffon -, la masse grotesque d'un sourcil, un masque de grotesque. La tête brisée, dont un lambeau spécialement - nez, ellipse d'une orbite en amande - semble un masque. La peau et la

terre à l'intégrité détruite recèlent une même tendresse masquée. Leurs déchirures, à travers les accidents de la matière, révèlent ce qui devait demeurer caché. Elles appellent la caresse.

9

- Un corps d'armoire, armoire sombre et haute entrevue à Paris dans un appartement proche de la gare de Lyon. Corps entrebâillé, où, sous un chiffon, apparaissent les corps de poupées en bois, de marionnettes, des corps d'enfants en bois, des mannequins habillés pour des jeux d'enfants.
- Ces maquettes de maisons qui accompagnaient les égyptiens dans leurs tombeaux : elles sont en terre cuite.
- Dînette d'enfance.
- Les fils des marionnettes, les ordres auxquels obéissent les mannequins voués au duel.
- Des fils tendus, sur le point de rompre. Pourtant ça n'arrive jamais.
- Pourquoi ça n'arrive jamais ?
- La tête brisée en terre cuite, c'est la mienne.
- Un orage qui n'arrive pas vraiment.
- Les corps grondent.
- Jeu de massacre des corps, impossible d'en rendre compte. Ni la caméra, ni l'écriture.
- Collés aux corps, implantés dans les corps, de minuscules micros.
- Enregistrer la chute des corps.
- Leur humidité.
- Glaires, sécrétions, suintements, glissements ?
- Oui.
- Oui. Tout ce qui n'est pas... sec.
- L'odeur des romarins couchés par la pluie.

- Qu'est-ce que tu ?...
- L'odeur de l'endroit où l'oreille s'attache au crâne. L'odeur du peignoir qui a beaucoup servi.
- Les taches brunes sur la peau, les teintes brunes de la cuisson.
- Et quand on était petit.
- Nous sommes le peuple de la merde.
- Un peuple de merde.
- Nous nettoyons les gogues à coups d'asticots.
- Nous, c'est la cuvette.
- L'haricot plein de sang.
- Nous sommes des enfants sages.
- Nous frottons les étoiles.
- Nous aimons la merde.
- Et les odeurs fades.
- Nous nettoyons les mannequins.
- Nous les habillons de combinaisons blanches.
- Nous les noyons dans leur bain.
- Nous leur ouvrons le bas-ventre.
- Rien dans le bas-ventre.
- Retournons à nos mensonges.
- Une très belle femme noire.
- Que dites-vous ?
- Ailleurs, en nous, puisque vous dites nous.
- C'est le moment d'ouvrir les jambes, de faire marcher la mécanique.
- Une averse de ronces. Ou : le coquillage.
- Je t'englué.
- Une rivière rose.
- Jusqu'où pousser une tête éclatée.
- Je sais pas. Ou alors la peur. *Tu* as peur.
- Une femme tombe. Son front heurte le rebord de sa baignoire. Le crâne s'ouvre.
- Mon crâne s'ouvre.

10

Je savais pas où on était. Il faisait froid. Non. Plutôt humide. On était deux, la femme et moi. La femme était morte depuis. Depuis longtemps. Elle avait eu la tête fendue. Moi, j'étais intact. Sauf cette lumière qui me bouffait les reins. Cette vermine jaune me dévorait. Je dis les reins : c'est une impression. J'avais l'impression qu'elle était chez elle. Je ne pouvais pas pisser. Je ne comprends pas. Tout était normal. Les murs tenaient debout.

- Vous voulez dire : normal *avant*?
- C'est ça : avant. Normal.
- Vous connaissiez cette femme?
- Jamais vu avant.
- C'était sa maison.
- Ah bon. J'ai mis deux jours avant de pouvoir pisser. S'il vous plaît, vous pouvez éteindre votre lampe ?

11

- Jazz.
- Boussole.
- Parfait.
- Débousolé.
- Parfait.
- Désolé.
- Parfait. Continuez.
- Je me regarde comme un enfant. J'approche les ciseaux de la

glace et je me coupe les cheveux n'importe comment.

- Parfait.

- Encore?

- Oui.

- Après, je. Non je peux pas.

- Ça fait rien.

- C'est un portrait, vous comprenez ? Pour qu'on voit le crâne. Un crâne enfoncé, ouvert. Un chantier... Vous ne me dites pas : "parfait" ?

- Mais si. Parfait. On y va ?

- Les marches d'escalier. Je compte les marches. Premier étage : 20, deuxième : 21, troisième : 20. Le bruit des pas. Il y en a qui parlent d'autre chose, hein ? Moi c'est le portrait. Mon portrait. Des heures à compter les marches, à essayer de percer le mystère: 20, 21, 20. C'est le 21 qui.

- Évidemment.

- Pourquoi les choses ne sont pas immuables.

12

- Enfin.

- Tout ça enfin.

- Là-bas. En limite.

- Enfin.

- Comme convenu.

- Ça reste.

- Le reste, entre nous.

- Prévisible.

- Le décalage quand tu regardes le plus loin possible avec la ligne d'horizon, et que tu essaies de voir au delà.

- L'histoire ancienne.

- Plus violente en fermant les yeux.

- En fermant.
- Une ou deux couleurs simples.
- Un livre à couverture verte.
- Ou un écran.
- Un écran dans l'armoire.
- Tu soulèves le chiffon et qu'est-ce que tu vois ?
- Un crâne.
- Un vrai bazar cette armoire.
- No man's land.
- Enfin.
- Si.
- Deux poupées grimées.
- Maquillées en vitesse.
- Le brouillard, l'humidité.
- C'est vrai. Je m'en souviens.
- Je me souviens encore du théâtre.
- Le théâtre ?
- *La dame au petit chien* de Tchekhov, et *La bête dans la jungle* de James.
- La même comédienne, Delphine Seyrig, à vingt ans d'intervalle.
- C'est là que le théâtre est entré dans mon crâne. Une femme sur un fil invisible et qui avance quand même. Elle avance en créant ce fil. Qu'elle cesse de jouer ainsi - en créant ce fil -, elle tombera aussitôt. Cette instabilité-là, c'est l'amour, avec le vide autour.
- No man's land.
- Tu tombes de vélo. Le crâne. Explosion.
- *La bête dans la jungle*.
- Une seule chose précise, jamais dite.
- Elle avance sans cesse.
- La bicyclette va rater un virage.
- La frange, la zone brouillard.
- Du linge chargé d'humidité.
- Et tous les autres, autour.
- Les spectateurs.
- Ce qui avance enfin.

- Cela.
- Je n'en suis pas sûr.
- Presque plus.
- Au delà ?
- Oui. Non.
- Après on ne.
- Déjà ça de pris.
- Ça.
- Théâtre.
- Oui. Théâtre.
- *La bête dans la jungle.*
- Au fond, tapie au cœur.
- Le crâne fendu.
- La bête.
- Fendue.
- La bête fendue, lovée sur elle-même, toujours.
- Toujours.

13

- Reste les cicatrices.
- Scarifications.
- Des bois tailladés.
- Dressés dans la nature, les pierres, sur une île. L'eau qui roule autour. La lumière dans chaque entaille. Entailles noires, bois sombre, la chaîne de la tronçonneuse au travail.
- Des fûts de bois articulés, fragmentés, réarticulés, opération chirurgicale.
- Des fragments, une machinerie, une supplique. Mort et résurrection. Comment se dresser. Comment se redresser ?
- Profiter de la courbe des os, rattraper le cœur. Rattraper le cœur

mort, profiter d'un nœud, dresser, redresser, désigner le ciel.

- Quelque chose sans bruit. Silence des formes. Ce qui se dresse, ce qui désigne.

- Machinerie humaine. Récupération. Amputation. Scarification.

- Fragilité. Souligner la fragilité, le déséquilibre, l'instabilité de l'équilibre. Fabriquer un nouvel équilibre, fragile équilibre. Déséquilibrer. Réarticuler. Fixer vers le ciel - désigner au delà, oui, peut-être. Articuler... Lèvres de cicatrices ?

- Un petit coup de tronçonneuse ?

- Ou ces formes, en nouvelles branches, légèrement sinueuses et droites. Droites et sinueuses à la fois.

- Des perches ? Des mâts ? Des totems ?

- Dislocation.

- Sutures.

- Le point de chute éventuel, pourtant impossible.

- Signaux.

- Signaux dressés, hampes, crucifix, fourches patibulaires, arbres à transmission, sémaphores.

- La lance de Don Quichotte. Elle se pare de couleurs électriques, acidulées, fluos, d'ailerons vaguement mobiles, dérisoires.

- Barrières de passage à niveau, toujours ouvertes, verticales.

- Éolienne presque immobile.

- Un drame dont les héros sont immobiles.

- Bosquet d'apocalypse.

- Bois retravaillés - ce qui reste après le combat, après la tempête, ce qui subsiste du navire : le mat, l'antenne.

- L'antenne d'un insecte monstrueux, son rostre, la langue dardée, géante, paralysée d'un iguane ou d'un grand fourmilier.

- Le fil du bois et ces répétitions taillées à la tronçonneuse, cran après cran, un calendrier pour l'île mystérieuse.

- Une hache en bois - prête à quoi ? A s'abattre ?

- Un jeu dans la nature, avec vent, pluie, soleil, herbes et arbres vifs, d'où se détachent les membres sombres des bois, les signes d'un puzzle aérien, les éléments d'un combat, une drôle de bataille à la façon d'Uccello. Dards pour joute dans la forêt.

- Pilotis.
- *Au bord du fleuve.*
- Ô ! Mon pays bien-aimé.
- Que dis-tu ?
- Muette, s'avance la forêt shakespearienne. Chaque bosquet, chaque arbre est la bataille.
- L'aube n'est pas encore levée. Le fleuve coule dans le brouillard.
- Une forêt de lances et de racines coupées prêtes pour la guerre.
- *La bête dans la jungle ?*
- Et cette tendresse du bois, marqué, tailladé - arbre mort, pas de sève.
- L'endroit où poser la lèvre, ou poser le doigt, où glisser la langue.
- La répétition.
- Le compte des jours.
- Un p'tit coup de tronçonneuse.
- Son bruit lancinant, la chaîne mordant le bois.
- Juste un peu - ou son glissement pour écorcer, pour limer la pourriture.
- *Signes au bord du fleuve.*
- Brouillard.
- No man's land.
- Des silhouettes humaines.
- Messages énigmatiques.
- Signaux.
- Pluie. Vent. Soleil. Neige.
- Des gestes surpris dans la pénombre.
- Fragment de forêt bombardée.
- Après, on répare.
- Attelles. Ecrous.
- Peinture rouge, blanche, noire, verte.
- Vers le ciel.
- Vers le ciel, vers la terre, vers les murailles.
- Une catapulte ?
- Sont-ils encore vivants - qui ça ? - ceux de la bataille, ceux du

duel ?

- Mécaniques de bois. Arbres de bois en ordre de désordre. Encore vivants ?

- Lueurs chaudes de l'orage. Ont-ils été foudroyés ?

- Hampes de drapeaux fantômes.

- Autour, les brames des chevreuils.

- Les sangliers s'y frottent.

- Grognements des hardes.

- Des mésanges les escaladent.

- Un fragment de foule sur la rive.

- Devant une place forte. Ou sur la place déserte d'une ville.

- Membres décharnés, amputés, gigantesques, raccommodés, plantés dans la terre.

- Des groins effilés en balises.

- Les cicatrices. Tu as vu les cicatrices ?

- Traces de dents, morsures.

- La place des mains ?

- L'image d'une colonne vertébrale posée là, par jeu. Elle est très légère. Nous sommes dans un drame léger. Un drame à la française. Des ironies en bois.

- Des sculptures de camping.

- Ça se démonte : bord de rivière, rivage marin, campagne. De Cythère à Bougival. Boulon déboulonne reboulonne.

- Longues étraves.

- Mâts de cocagne.

- Misaines de châtaignier noir.

- Un maquillage violent.

- Ces lambeaux de bras.

- Ohé ! De loin.

- Ohé !

- Des poutres qui servirent les toits.

- Des poutres bourrées de tanin et de clous d'un siècle.

- Un chemin pour les écureuils, les chats et les merles.

14

Tu es là ? Si tu es là, étend le bras. Elle étend le bras, sa main touche mon épaule. A mon tour, j'étends le bras et mes doigts rencontrent ses cheveux, son cou. Il faut dire que le lit est grand. Puis sa main serre mes doigts. Puis elle se rendort - presque : une pression de ses doigts sur les miens. Elle est là. A distance d'un bras et dans un demi songe. Il est cinq heures du matin, cinq heures et demi. Une très faible lueur se faufile entre les volets pas tout à fait clos. En tournant la tête, je vois ses cheveux et sa nuque, quelques cheveux que je caresse.

15

- Chaque mannequin, chaque duelliste enfermé dans l'armoire a donc des microphones miniatures implantés dans le corps : outre les mouvements corporels les plus intimes, les micros enregistrent le grincement des portes de l'armoire victime de plusieurs tentatives d'effraction et la moindre pensée des marionnettes ou des comédiens.

- Que dis-tu ?

- Hypothèse d'école. Une expérience. Elle permet de reconstituer la maquette d'une représentation. Et quelle bande son !

16

- A peine sorti de l'hôpital, ça a recommencé. Chez moi c'est

toujours pareil. Ça me fout le cafard. Impossible de ranger. Je suis tombé. Fracture des côtes. J'ai recommencé à boire. Après, impossible de ranger. Donc impossible d'inviter une fille. Impossible de sortir sauf pour acheter à boire. Il faudrait que je fasse remettre le téléphone d'abord. Aujourd'hui ça va mieux. Demain je retourne au centre antialcoolique. Ils vont me trouver quelqu'un pour m'aider à ranger. J'ai bien des étagères mais je ne peux rien mettre dessus. Tout est par terre. Forcément quand j'ai bu je glisse. Impossible de ranger. Je serais bien allé au centre antialcoolique avant, mais il faut prendre le bus. Avec mes côtes cassées, je ne pouvais pas monter dans le bus. J'ai replongé à cause de l'été. J'ai acheté un ventilateur mais il y a les moteurs de mobylette : ça n'arrête pas. Toute la nuit ils font le tour des immeubles. Non, ce qu'il faudrait c'est arrêter de boire et inviter une fille. Hier, je me suis fait draguer par une nana, une beurette bien brune. En plus on était voisins. Je ferai remettre le téléphone et je rangerai - mais pour ça il faut que quelqu'un m'aide.

17

- Cette sensation : l'humidité tiède, le cerveau qui bat sous ma paume. J'appuie, je lui demande si ça fait mal. Il répond que oui. J'explique qu'il faut arrêter le sang de couler, c'est pour ça que j'appuie, tu comprends. Il ferme les yeux. Je lui demande de rouvrir les yeux. Tu ne dois pas cesser de me regarder. Dès qu'il ferme les yeux, je lui dis : ouvre les yeux. Regarde-moi. Il faut pas que tu dormes, tu comprends ? Il me regarde de son seul œil - l'autre est masqué par le scalp. Il me regarde puis son regard part à nouveau, vers autre chose. Regarde-moi. Il murmure : j'en ai marre. J'appuie toujours sur le crâne à vif. Il a de moins en moins de forces. Regarde-moi. Il me regarde. Son œil se voile lentement. Le sang coule encore, s'infiltré entre mes doigts, dégouline du scalp.

(2008)